

vert de nombreuses blessures et attendant le coup de grâce. Il fit alors généreusement le sacrifice de sa vie, prêt à mourir pour la cause de notre sainte religion. Un des chrétiens, témoin de cette scène tragique, s'empressa de partir en toute hâte pour annoncer la nouvelle de cet odieux attentat aux PP. Garin et Guégan, alors fort éloignés de là. Ces deux confrères partirent immédiatement et en passant entrèrent dans la citadelle du chef-lieu pour porter leurs plaintes au grand mandarin et réclamer secours et protection en vertu des passe-ports dont sont munis les missionnaires. Leur requête demeurant sans effet, ils continuèrent bravement leur chemin. Mais, avant d'arriver sur le territoire de Vàn-Bân, ils rencontrèrent des chrétiens qui leur annonçèrent que tous les villages étaient soulevés en masse et les supplièrent de ne pas chercher à pénétrer en ce moment près du P. Poirier, car c'eût été s'exposer inutilement à un danger certain, à cause de l'état de surexcitation générale. Ce ne fut donc que le lendemain qu'ils firent une nouvelle tentative pour arriver jusqu'au théâtre de l'émeute.

On ne les avait pas trompés ; car, à peine approchaient-ils de la maison commune où gisait le pauvre blessé, que le gong donna l'alarme et de tous côtés une véritable armée sembla sortir de terre pour les poursuivre et renouveler leur récente prouesse. Il leur fallut donc céder devant la force et se réfugier dans la petite chrétienté de Vàn-Bân, voisine de là.

La nuit suivante, le P. Garin put en cachette pénétrer jusqu'auprès du P. Poirier dont la tête était couverte de blessures encore toutes saignantes, les bras tout noirs et meurtris de coups, les jambes transpercées par les lances. L'entrevue fut des plus touchantes. Le pauvre malade, croyant sa fin venue, profita de cette visite pour se confesser et se préparer à tout événement. Le lendemain de grand matin, le P. Garin réussit même à lui porter secrètement la sainte communion.

Cette révolte subite n'a pu encore être maîtrisée, quoique le mandarin ait semblé vouloir se saisir de quelques-uns des coupables. Ces fous furieux ont également poursuivi le P. Guégan, qui n'a échappé au danger que grâce à la vitesse de son cheval. On m'écrit même encore aujourd'hui que ce